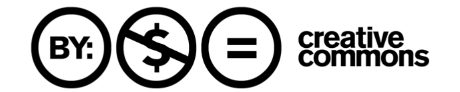


Annales de Géographie

Les conditions naturelles de l'occupation humaine au Liban (PL. II-VI.)

Étienne De Vaumas



LES CONDITIONS NATURELLES DE L'OCCUPATION HUMAINE AU LIBAN

(Pl. II-VI.)

Dominant, à peu près en son centre, la bordure orientale de la Méditerranée, le Liban a toujours attiré l'homme d'une manière particulière.

Les vestiges préhistoriques s'y trouvent répandus un peu partout. Certains outillages dénotent par leurs formes une typologie très primitive qu'on a pu rapprocher du Tayacien de Dordogne [1], tandis que les sites dans lesquels ils ont été trouvés prouvent que les premiers hommes occupaient déjà la côte libanaise quand la mer était à plusieurs dizaines de mètres au-dessus de son niveau actuel et que les forces orogéniques étaient encore à l'œuvre [2].

Très tôt habité, le Liban entre également très vite dans le courant des grandes civilisations orientales. Jbaïl — l'antique Byblos — qui n'est plus maintenant qu'un gros bourg, sur la route de Tripoli à Beyrouth, commerçait déjà avec les Pharaons de l'Ancien Empire égyptien à une époque où il n'était encore question ni de Jérusalem, ni de Damas, ni d'Alep.

A l'heure présente, le Liban constitue un État indépendant, un des plus petits du Proche-Orient, mais non un de ceux qui a la moindre conscience de sa personnalité. Avec une population de 1 054 000 hab. pour 10 170 km², il atteint une densité de 103 hab. au kilomètre carré. Cette densité parvient même à 128 hab. au kilomètre carré dans le district du Liban-Nord et à 153 dans celui du Mont-Liban, contre 99 hab. au kilomètre carré dans le district du Liban-Sud, pourtant beaucoup moins montagneux, et 35 seulement dans celui de la Bekaa où la plaine domine. Ces chiffres témoignent d'une occupation humaine considérable, surtout si l'on tient compte de l'étendue très vaste des terres incultes ou inhabitables. Ils révèlent d'autre part une manière de paradoxe : la densité varie en raison directe de l'altitude des différents districts, alors qu'on s'attendrait plutôt à l'inverse. Au Liban, la montagne est reine. C'est elle qui centre l'État et c'est à son ombre que gravitent les autres régions (plaine et plateau d'Akkar, Bekaa, bassin de Merj Ayoun, Djebel Ahmel...) que celle-ci s'est rattachées.

Aussi est-ce de la montagne libanaise proprement dite qu'il s'agira dans ces pages. Celles-ci voudraient, en soulignant quelques faits géographiques très simples et surtout en montrant leur conjonction unique au Liban, tenter d'expliquer cette sorte de prééminence humaine dont ce dernier a toujours joui.

1. R. Wetzel et J. Haller, *Le Quaternaire de la région de Tripoli* (*Notes et mémoires, Section géologique, Délégation générale de France au Levant*, tome IV), Beyrouth, 1945. — Consulter aussi : G. Zumoffen, *La Phénicie avant les Phéniciens*, Beyrouth, 1900 ; J. Haller, *Aperçu sur la préhistoire de la Syrie et du Liban en 1945* (*Section géologique, Délégation générale de France au Levant*, tome IV), Beyrouth, 1945.

2. Ét. de Vaumas, *Sur les terrasses d'abrasion marine du littoral libanais et leur déformation* (*C. R. Ac. des Sc.*, 1946, tome 223, p. 160-162) ; *Le relief de Beyrouth et son influence sur le développement de la ville* (*Publications techniques et scientifiques de l'École française d'Ingénieurs*

I. — L'altitude et l'orientation du relief : l'écran aux vents pluvieux[1]

Le Liban dépasse 3 000 m. au plateau du Makmel (Qornet es Saouda : 3 088 m.). C'est la plus grande altitude atteinte du Taurus au Zagros, et de l'Arménie au Yémen et à l'Éthiopie. Le Liban est le Mont-Blanc de l'Orient, non seulement par son étymologie[2], mais par la manière dont il dépasse tous ses rivaux à plusieurs centaines de kilomètres à la ronde. De son sommet, la vue s'étend très loin, vers le Djebel Ansarieh au Nord ; vers la Bekaa, le rebord de l'Antiliban, et l'Hermon solitaire et majestueux, à l'Est ; vers les montagnes du Liban-Sud au Midi, et aussi vers la mer à l'Ouest, où, assure-t-on, il est possible de distinguer l'île de Chypre quand le temps est parfaitement clair.

Orienté NNE-SSO, il peut être considéré *grosso-modo* comme parallèle à la côte, dont son pied ne s'éloigne que de quelques kilomètres, tandis que sa crête n'en est jamais distante de plus d'une trentaine au maximum.

Par suite, les vents marins d'O et de SO, qui sont les vents dominants dans cette partie de la Méditerranée, voient intercepter brusquement leur charge d'humidité. Le relief, en provoquant une détente brutale de l'air, précipite cette vapeur d'eau et reçoit ainsi une tranche de pluie importante, voisine de 1 000 mm. pour l'ensemble de la montagne et dépassant même 1 500 mm. sur les hauts plateaux et sur les crêtes qui forment les sommets.

Le Liban opère donc comme un écran. Ce rôle d'intercepteur de l'humidité marine est tellement radical que la Bekaa qui le borde à l'Est est déjà aride ou subaride : Ksara ne reçoit plus que 625 mm. ; Rayak, 554 ; Baalbeck, 365 ; la pluviosité tombe même à 250 mm. à Hermel et à 204 à Ras Baalbeck ! Elle ne reçoit de pluie qu'en raison inverse de l'altitude des sommets qui la bordent à l'Ouest ; la retombée brusque du relief libanais à son approche amène en outre probablement un phénomène de fœhn qui vient aggraver encore cette sécheresse. Sans cet écran, les pluies diminueraient lentement vers l'Est jusqu'au méridien de Palmyre. Lorsqu'il disparaît en effet, soit dans la trouée Homs-Tripoli, soit dans celle, plus élevée, de Galilée, les isohyètes se desserrent pour s'étaler en direction de l'Est.

Le Liban vit aux dépens de la marge occidentale du désert de Syrie.

II. — La dissymétrie de la montagne : l'exposition des terres aux pluies (pl. II, A, B, C)

Aux premières conditions, très favorables, de l'altitude et de l'orientation du relief s'en ajoute une autre qui ne l'est pas moins : la très grande

de Beyrouth, Beyrouth, 1946, 37 p., 4 fig., 9 phot.) ; *Les terrasses d'abrasion marine de la côte libanaise* (*Bull. de la Soc. Roy. de Géogr. d'Égypte*, Le Caire, 1947, tome XXII, p. 21-85, 3 figures dans le texte, 3 cartes et 11 planches hors texte).

1. Ch. Combier s. j., directeur de l'Observatoire de Ksara, *La climatologie de la Syrie et du Liban* (*Revue de Géographie physique et de géologie dynamique*, vol. VI, fasc. 4, 1933, p. 319-346, 7 fig., 5 cartes) ; *Aperçu sur les climats de la Syrie et du Liban avec carte au millionième des pluies et des vents*, Beyrouth, 1945, 31 p., 7 fig., 1 carte hors texte.

2. La racine *Lbn* signifie « blanc » dans les langues sémitiques.

dissymétrie de celui-ci ; largement étalé à l'Ouest, il se dresse au contraire presque partout en muraille vers l'Est. Aussi la montagne, surpeuplée du côté de la mer, ne compte-t-elle que des villages rares et pauvres dans les collines qui la séparent de la Bekaa.

Par sa dissymétrie, le Liban est disposé pour profiter au maximum de l'humidité amenée par les vents : vers le couchant, les pluies tombent sur une large superficie ; un air chargé de vapeur y baigne toujours les pentes de la montagne, empêchant une dessiccation exagérée, même durant l'été; les eaux de ruissellement enfin sont plus facilement utilisables pour l'irrigation.

Une disposition inverse du relief n'aurait pas permis au Liban de devenir le gros foyer humain qu'il est. S'il avait présenté à la Méditerranée sa façade abrupte, celle-ci aurait condensé en vain les pluies, venues de la mer, qui y seraient retournées sans profit par des ravinements encore plus fantastiques que ceux qui existent déjà présentement. Son étagement au-dessus de la Bekaa n'aurait fait que donner à celle-ci une annexe montagneuse un peu plus étendue qui n'aurait pas suffi à changer sérieusement sa physionomie.

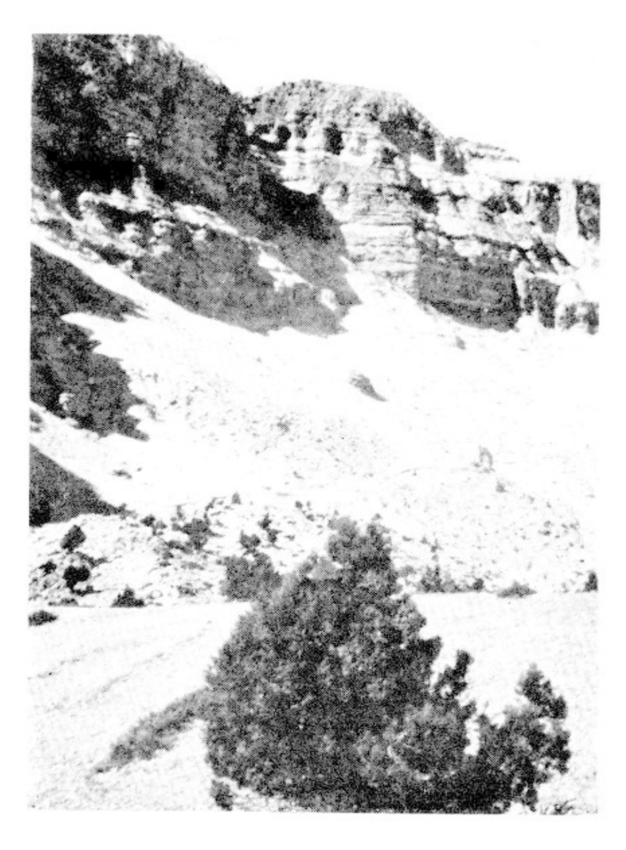
III. — Particularités de la structure géologique : l'emmagasinage de l'eau (pl. III, A, B, C)

Il n'est pas suffisant pour un pays situé entre 33° et 35° de latitude, où l'on est en pleine zone de climat méditerranéen typique, de recevoir des pluies abondantes ; il lui faut encore avoir la possibilité de pourvoir à ses besoins pendant la période sèche ; or celle-ci s'étend au Liban sur quatre mois au moins (juin, juillet, août, septembre) et pratiquement sur six (mai-octobre), si l'on tient compte de la faiblesse des quantités d'eaux reçues pendant ces deux derniers mois.

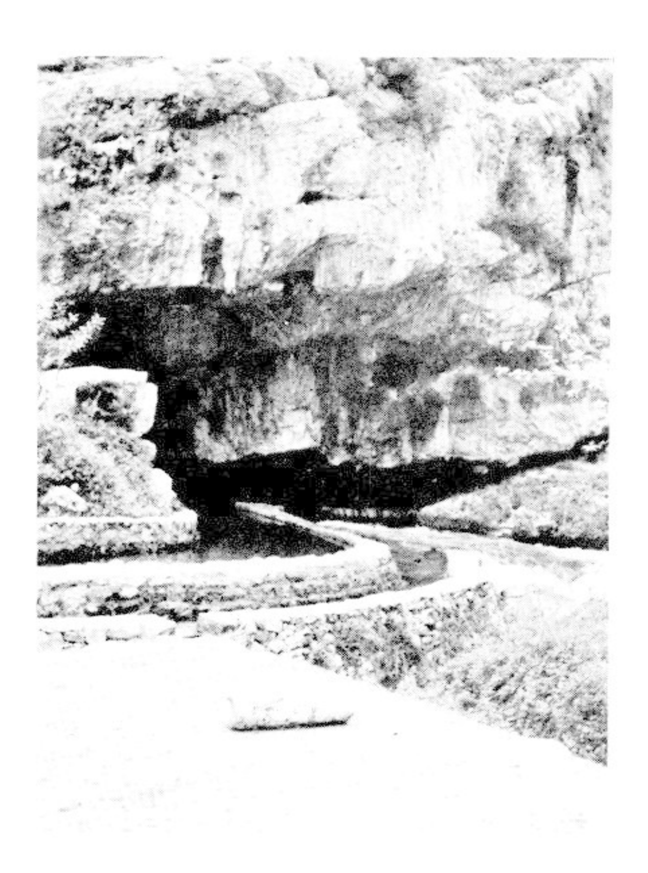
Là aussi, la nature a royalement servi le Liban. Ces hauts sommets sont, soit de vastes plateaux de calcaires massifs cénomaniens, soit une crête anticlinale aiguë d'épais calcaires jurassiques. Apres et désolés, ils pourraient passer pour une vraie malédiction : aucune culture ne peut s'y accrocher, seuls de grands troupeaux de chèvres noires et de moutons y pâturent de rares buissons épineux ou une herbe courte, non moins clairsemée. En fait, ils sont le cœur même du Liban. Outre que, par leur relief, ils arrêtent les pluies, cet énorme karst les absorbe presque intégralement durant l'hiver, pour les restituer de manière régulière durant la saison sèche. Ils fonctionnent comme des « massifs-réservoirs », ainsi qu'on les a heureusement dénommés[1].

Le Liban est donc la contrée des grosses sources vauclusiennes qui jaillissent au contact des calcaires cénomaniens et des couches imperméables sous-jacentes (Neba Chouène, la source de la Qadisha, Afka, Neba el Assal, Neba Leben...), soit à la limite des calcaires jurassiques et des strates qui les dominent (Neba Safa, Neba Barouk...). Certaines ont un débit très

1. L. Dubertret, *L'hydrologie et aperçu sur l'hydrographie de la Syrie et du Liban dans leurs relations avec la géologie* (*Revue de géographie physique et de géologie dynamique*, vol. VI, fasc. 4, 1933, p. 347-452, 28 fig., 14 cartes dans le texte, 2 cartes hors texte).



A. FALAISE DE CALCAIRES CÉNOMANIENS BORDANT LES HAUTS PLATEAUX.

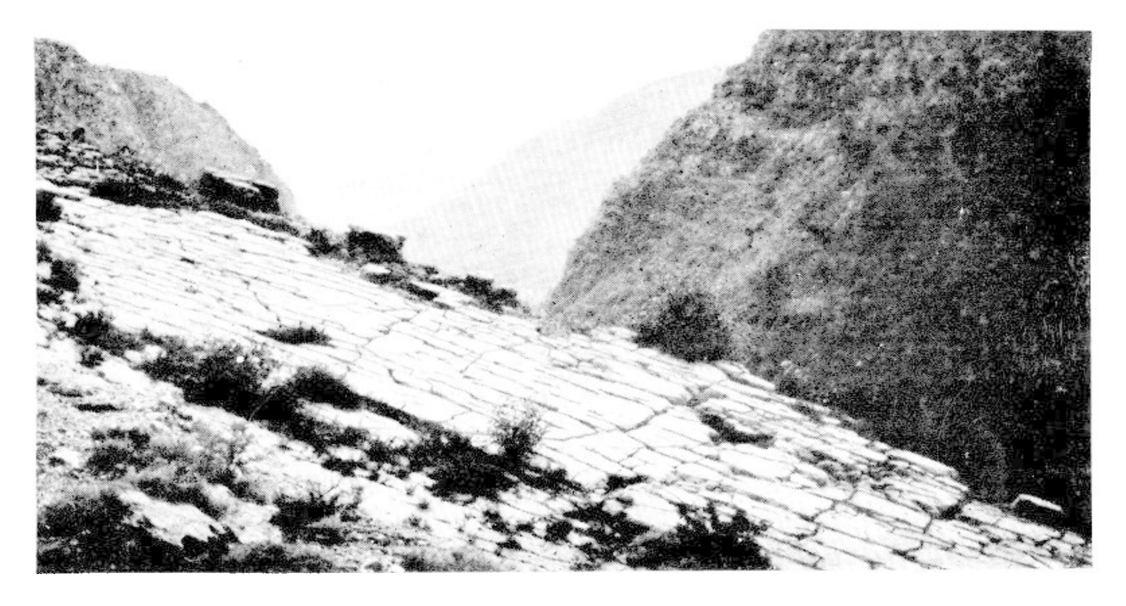


B. SOURCE VAUCLUSIENNE DU NAHR EL KELB.



C. HAUTS PLATEAUX DE CALCAIRES CÉNOMANIENS (2000-2800 M.).
Ces calcaires absorbent presque intégralement les eaux de pluie et de fonte des neiges.

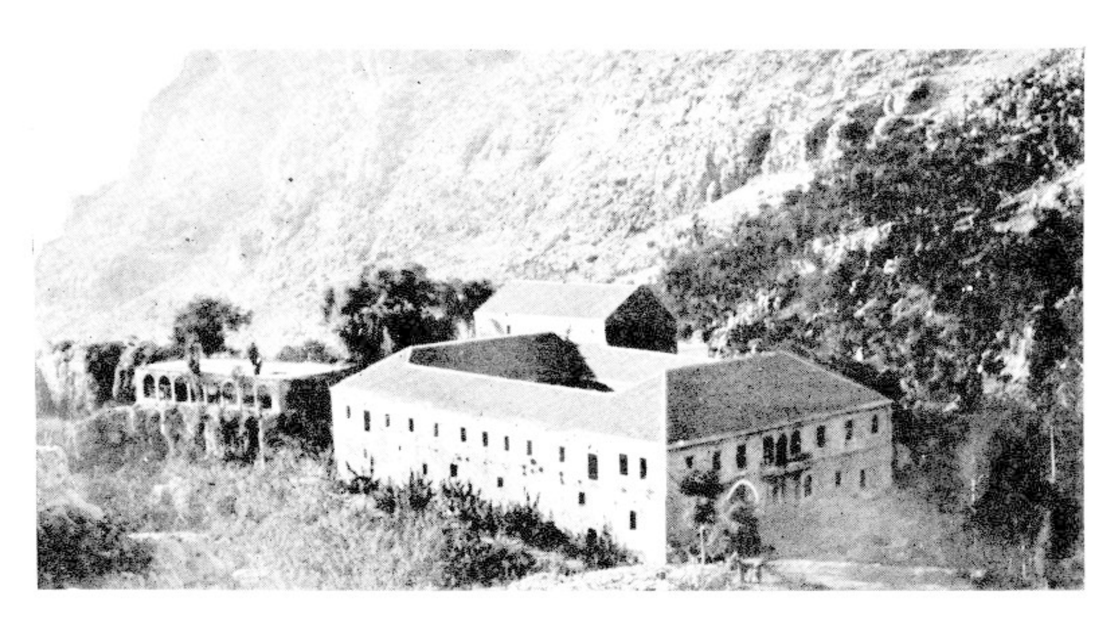
Clichés Et. de Vaumas.



A. GORGES DU NAHR EL KELB A QUELQUES KILOMÈTRES DE LA MER.
Au premier plan, dalle de calcaire lapiazé.



B. GORGES DE L'OUADI GEHENNAM, LES PLUS PROFONDES DU LIBAN.



C. COUVENT SUR LES BORDS DES GORGES DU NAHR EJ JOZ (DEIR HAUB).

Clichés Et. de Vaumas.

important et sont de véritables rivières glacées sortant de la montagne (Afka). On comprend, par suite, que, dès la plus haute antiquité, elles aient frappé l'imagination des hommes et que ceux-ci en soient arrivés à leur rendre un culte.

Par voie de conséquence, le Liban n'est pas le pays des *oued* — rivières temporaires — mais celui des *nahr*— rivières permanentes. Le fait est original, car, au Sud du Taurus, l'Oronte, le Litani et le Jourdain exceptés, toutes les rivières sont la plupart du temps à sec.

IV. — L'existence d'un climat sain et vivifiant

Aussi largement doté en eau qu'un pays méditerranéen peut le souhaiter, le Liban possède dans son climat de montagne un avantage naturel qu'il n'est pas inutile de souligner en passant.

La côte, surtout dans les zones où le relief s'abaisse brusquement vers la mer, possède un climat lourd et déprimant : l'humidité s'accumule sur l'étroite plaine littorale ; la température y est presque constamment égale à elle-même, le jour et la nuit, durant des semaines et des mois ; l'organisme, par suite, a une tendance à s'y déprimer et à s'y débiliter, principalement durant les mois d'été.

La montagne, toute proche, jouit, à l'opposé, d'un climat beaucoup plus tonifiant : vers 400 à 500 m. d'altitude, la teneur de l'air en vapeur d'eau décroît, on s'élève au-dessus de l'étuve dans laquelle est plongé le littoral, la chaleur est brûlante le jour, mais non plus étouffante, les nuits par contre ont déjà, même l'été, une certaine fraîcheur ; le corps s'y trouve, à nouveau, stimulé.

La juxtaposition étroite dans laquelle se trouvent la montagne et la côte rend les déplacements faciles. Elle a certainement permis dans le passé, par le mélange, qu'elle favorisait, des individus issus des deux régions, le maintien d'une race plus forte et plus active. Actuellement elle est une source de richesses : en devenant le grand centre d'estivage du Proche-Orient, le Liban reçoit, en temps normal, des gens d'Égypte, de Palestine, de Syrie et même d'Irak. Les sports d'hiver, que la présence de la neige rend possibles, augmentent encore les échanges avec la montagne.

V. — Une très forte montagne-refuge (pl. IV, A, B, C)

Placé au carrefour des continents où sans cesse déferlèrent, au cours des âges, conquérants de toutes nations, marchands de tous pays, apôtres de toutes religions, le Liban a conservé de ces contacts une bigarrure extrême de populations. Sunnites, Chiites (appelés ici Métoualis), Druses, Maronites, Grecs catholiques et orthodoxes, Protestants, Arméniens catholiques et orthodoxes, Israëlites, Chaldéens catholiques et orthodoxes, Latins[1]..., y

1. On sait qu'en Orient les groupements sociaux les plus stables sont les communautés religieuses, diversifiées presque à l'infini par les hérésies et les schismes. Il en est ainsi tant du

forment des communautés plus ou moins nombreuses, juxtaposées ou mélangées les unes aux autres sans qu'elles en perdent jamais leur conscience propre.

La montagne leur a permis, dans toutes ces fluctuations, de s'accrocher à un point fixe et de garder une certaine stabilité, alors que la côte était le lieu de tous les mélanges comme de tous les échanges. Deux communautés surtout, les Maronites et les Druses[1], considèrent le Liban comme une véritable patrie nationale ; mais à tous elle a forgé une certaine mentalité commune qui leur a permis de s'amalgamer au sein d'un même État.

Dans cette montagne, toute barrée de corniches et de crêts, cloisonnée en nombreuses petites cellules par des gorges qui atteignent jusqu'à 1 200 et 1 300 m. de profondeur, les Libanais étaient inexpugnables. Égyptiens et Assyriens, Grecs et Romains, Arabes et Turcs pouvaient bien sillonner les routes d'Orient et passer à ses pieds, elle demeurait comme un îlot, entouré, mais non pénétré, où leur influence ne se faisait sentir que dans la mesure où ses habitants l'acceptaient. Lorsque l'antagonisme entre Musulmans et Chrétiens se fit jour, c'est au sein de la forteresse naturelle qu'elle représentait qu'une masse compacte de ceux-ci put subsister.

VI. — L'émersion quaternaire : l'ouverture de la route littorale et la vocation maritime

Des recherches récentes[2] ont pu préciser que la mer, durant la période quaternaire, s'était retirée sur la côte actuelle depuis un voisinage d'environ 100 m. d'altitude qu'elle bordait au début de cette période géologique. La constatation a une importance capitale pour l'histoire humaine du Liban.

On connaît en effet le fameux promontoire du Nahr el Kelb où la montagne, un peu au Nord de Beyrouth, s'élance jusque dans la mer. Pour le franchir, la route a dû y être taillée dans le rocher, et de nombreux capitaines, y passant à la tête de leurs armées, y ont laissé des stèles commémoratives ; à plusieurs millénaires de distance, les noms de Ramsès II, Nabuchodonosor II, Caracalla, Barqouq, Gouraud... voisinent ainsi les uns à côté des autres. Deux autres avancées de la montagne dans la mer, aux vestiges archéologiques moins célèbres, coupent la route littorale à Ras Chekka, peu avant Tripoli, et à Ras Naqoura sur la frontière de Palestine ; dans l'un et l'autre cas, la route doit passer en corniche ou en tunnel au prix de grosses difficultés. Ces exemples n'ont pas seulement une valeur pittoresque, ils font toucher du doigt ce que la côte libanaise aurait été sur toute sa longueur si les mouvements eustatiques et orogéniques du Quaternaire n'avaient

côté de l'Islam que du côté du Christianisme. Il n'est pas inutile d'ajouter que ces communautés exercent une influence politique hors de pair avec celle que les Églises peuvent avoir en Europe ou en Amérique.

1. Il ne faut pas oublier que les Druses sont presque aussi nombreux au Liban qu'au Djebel qui porte leur nom. Ils ont habité le premier avant le second.

2. R. Wetzel et J. Haller, ouvr. cité ; — Ét. de Vaumas, ouvr. cités.

dessoudé la mer et la montagne et n'avaient créé cette plaine littorale qui, pour étroite et sinueuse qu'elle est, n'en est pas moins une voie de passage ouverte à la circulation. S'il n'en avait pas été ainsi, on aurait été obligé, pour se rendre d'Afrique en Europe et en Asie, ou réciproquement, de suivre l'axe : plaine côtière de Palestine, plaine d'Esdrelon, Djisr Benât Yakoub, Damas, Homs, Alep ; ou une de ses variantes : plaine d'Esdrelon, dépression du Houleh, Bekaa, Homs. On peut dire, sans crainte d'exagérer, que toute la géographie humaine et toute l'histoire du Proche-Orient en auraient été modifiées.

La route littorale est en effet l'artère vitale du Liban. D'abord parce qu'elle est une des grandes voies de la circulation internationale de l'Orient, il n'est pas besoin d'y insister après ce qu'on vient de dire ; mais aussi parce que c'est elle qui crée l'unité intérieure du Liban : toutes les routes de la montagne s'y greffent sans être autrement raccordées entre elles, les gorges fragmentent si bien en effet le relief en petits compartiments indépendants, que toute communication longitudinale est pratiquement impossible dans la montagne ; pour aller d'un village à un autre, séparés par un de ces cañons, les habitants, qui parfois peuvent s'entendre d'un bord à l'autre, sont amenés à faire le détour par la côte. Cette route est donc l'instrument même de l'unité libanaise.

Axe de l'étroite plaine côtière qui lui a permis d'exister, elle tire comme celle-ci une importance accrue des cultures irriguées qui se sont développées sur ses bords, et surtout du contact de la mer et de la montagne qui s'y opère. Ce littoral ne présente pas de sites de premier ordre pour des ports modernes, quoique ceux-ci aient pu y être construits, mais les Anciens y trouvaient suffisamment de marines sableuses qui leur permettaient de tirer leurs navires à sec et de débarquer leurs marchandises, et qu'ils surent d'ailleurs parfois aménager de manière grandiose[1] pour pourvoir à leurs besoins ; depuis des siècles et parfois des millénaires, Tripoli, Batroun, Jbaïl, Jounieh, Beyrouth, Saïda, Tyr attestent que la terre et la mer vivent là très près l'une de l'autre et pour ainsi dire en symbiose. Celle-ci a donné naissance à ces petits bourgs ou à ces grandes villes, à ces ports déchus où ne se balancent plus que quelques goëlettes ou au grand port de Beyrouth, qui s'égrènent nombreux sur les 220 km. de la côte libanaise, témoignant suffisamment qu'on est ici en présence d'un lieu de concentration humaine privilégié.

VII. — Une matière première de grand prix : le bois d'œuvre (pl. V)

Le cèdre du Liban, sur lequel la Bible revient si souvent, est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'y insister beaucoup. Les Livres Saints l'associent constamment à cette montagne comme à sa patrie naturelle dont il demeure

1. A. Poidebard s. j., *Tyr. Un grand port disparu*, Paris, 1939. Sur l'importance de Tyr dans l'antiquité, la page la plus exacte et la plus brillante reste sans doute encore celle du prophète Ézéchiel (chapitre 27) qui nous décrit le prodigieux commerce international qui y était déjà centré, de nombreux siècles avant l'ère chrétienne.

au xx^e^ siècle l'emblème national. Ils voient toujours en lui un symbole de grandeur, de force et de majesté[1].

Il est aussi une matière première très recherchée. Lorsque Salomon voulut construire un temple à l'Éternel et un palais pour sa propre personne, il n'eut rien de plus pressé que de conclure un traité avec Hiram de Tyr : « Veuille donc ordonner, lui dit-il, que l'on coupe pour moi des cèdres sur le Liban. Mes serviteurs travailleront avec tes propres serviteurs, et je te donnerai pour ceux-ci le salaire que tu me demanderas, car tu sais que personne, parmi nous, ne s'entend à couper le bois comme les Sidoniens ». A quoi Hiram ne manqua pas de répondre : « J'ai reçu ton message ; je ferai tout ce que tu désires en ce qui concerne et le bois de cèdre et le bois de cyprès. Mes serviteurs les feront descendre du Liban à la mer; je les expédierai par mer en radeaux jusqu'à l'endroit que tu me désigneras. Là, je les ferai délier et tu en prendras livraison. De ton côté, tu répondras à mes désirs en fournissant de vivres ma maison ». Rien ne pouvait mieux donner l'impression de la puissance et du luxe que l'emploi à profusion de ce bois précieux : le palais de Salomon, qui prend même le nom de « la maison de la Forêt du Liban..., reposait sur quatre rangées de colonnes de cèdres, avec des poutres de cèdre sur les colonnes ». « Les chambres » elles-mêmes « avaient des plafonds de cèdre[2] ».

Ces quelques citations suffisent à mettre en lumière le parti que les Phéniciens tiraient déjà au x^e^ siècle avant J.-C. de l'exploitation du cyprès et surtout du cèdre. Au Sud du Liban ne s'étendent plus que des pays déshérités en bois d'œuvre : la Palestine ne possède pas de belles essences susceptibles d'être travaillées ; quant à l'Égypte, elle est privée de végétation arborescente par l'aridité de son climat. Les Phéniciens — habiles hommes s'il en fut — tiraient parti de cette situation : ils exploitaient les forêts libanaises et en exportaient le bois contre des avantages substantiels[3].

Cette exploitation et ce commerce n'avaient d'ailleurs pas attendu Salomon et Hiram pour s'organiser et se développer. « Dès le commencement des temps historiques, l'Égypte apparaît à Byblos. La IV^e^ dynastie » y est déjà « représentée par un vase au nom de Khéops[4] ». Bien avant Tyr et

1. Ainsi Isaïe (2, 12-13) déclare que l'Éternel se dressera « contre tous les orgueilleux et les superbes, contre quiconque s'élève, pour l'abaisser, contre tous les cèdres altiers et superbes du Liban... ». La bien-aimée du Cantique (5, 15) déclare son fiancé « ...beau comme le Liban, ...superbe comme les cèdres ». Les citations pourraient être multipliées sans difficulté.

2. 1 Rois, ch. 5, 6, 7. Quand les Juifs, au vi^e^ siècle av. J.-C., voulurent rebâtir le temple, c'est encore aux Phéniciens qu'ils s'adressent. Ils concluent avec eux un contrat pareil à celui dont on vient de parler : « Ils donnèrent de l'argent aux tailleurs de pierre et aux charpentiers, des vivres, des boissons et de l'huile aux Sidoniens et aux Tyriens, pour que ceux-ci amenassent du Liban à la mer de Japho du bois de cèdre, suivant l'autorisation que Cyrus, roi de Perse, leur avait accordée » (Esdras, 3, 7).

3. Ce fut en effet non seulement des vivres que Salomon fournit en paiement à Hiram, mais aussi vingt villes de Galilée que celui-ci ne manqua pas d'accepter, malgré l'affectation qu'il marqua de ne pas les trouver à son goût (voir 1 Rois, 9, 10,13). Négociations semblables, marché et règlement au prix fort entre Égyptiens et Giblites, rapportés dans : Pierre MONTET, *Byblos et l'Égypte*, Paris, p. 268.

4. P. MONTET, ouvr. cité, p. 271.

Sidon, « Byblos vivait de la forêt. Il fallait à ses clients les Égyptiens, pour leurs bateaux, pour leurs charpentiers, pour les mâts à banderolles qui se dressaient devant les pylônes des temples, pour le mobilier sacré et profane, pour les cercueils, des quantités immenses de bois [1] ». Byblos les leur fournissait et leur expédiait cèdres, cyprès, pins, genévriers, comme ces mystérieux arbres *âch* au bois jaune clair, susceptibles de donner de la résine, « arbres hauts de 60 coudées, plus pointus que les barbes des épis », seuls capables de donner les mâts élevés qui, plantés devant les pylônes des temples, s'élevaient d'un seul jet jusqu'à les dépasser [2].

Par contre-coup, que les transactions commerciales fussent interrompues, et c'était la désolation sur les rives du Nil. Les lamentations d'un sage égyptien en témoignent : « Maintenant qu'on ne fait plus de voyages par mer vers Byblos, par quoi remplacerons-nous, pour nos morts, les arbres âch, dont l'importation permettait de fabriquer les cercueils des prêtres et dont la poix servait à embaumer les hauts personnages [3] ».

En temps normal, les Giblites s'enrichissaient à cette exportation du bois, les très beaux objets que les fouilles ont mis au jour le prouvent, comme ils mettent en évidence tout ce que Byblos a emprunté à la civilisation égyptienne. La vente des cèdres, des cyprès et des arbres âch lui valut d'entrer très tôt dans l'orbite de l'Égypte, « la grande puissance » de l'époque, et d'y entraîner avec elle le Liban. Celui-ci était en effet le point le plus rapproché où les vaisseaux égyptiens remontant du Sud pouvaient charger du bois [4]; Byblos fut probablement le lieu précis où il était le plus facile à l'origine de l'exploiter et de l'exporter, Sidon et surtout Tyr étant déjà à une certaine distance des forêts, situées dans la haute montagne.

•A la suite des Phéniciens, Grecs et Romains ne cessèrent pas d'exploiter les bois du Liban pour leurs marines et ils maintinrent sur eux un monopole qui devait exister depuis l'aurore des âges [5]. Si, à l'heure actuelle, le Liban, comme la plupart des montagnes méditerranéennes, a perdu en grande partie sa parure de forêts, celles-ci ne sont pas à ce point détruites qu'elles n'y soient encore une matière première recherchée : durant la dernière guerre 1939-1945, les troupes britanniques ont ouvert de nouvelles routes dans des secteurs reculés du Liban-Nord pour reprendre, comme dans l'antiquité, les coupes de cèdres et de sapins.

1. P. MONTET, ouvr. cité, p. 266.
2. Sur l'arbre *âch*, voir P. MONTET, ouvr. cité ; Hippolyte A. DUCROS, *L'arbre ASH des anciens Égyptiens* (*Ann. du Service des Antiquités de l'Égypte*, 1914, tome XIV, p. 1-12) ; Victor LORET, *Quelques notes sur l'arbre ACH* (*Ibid.*, 1916, tome XVI, p. 33-51), auxquels nous empruntons les renseignements précédents. L'identification faite par V. LORET (ouvr. cité) entre l'arbre âch et le sapin (*Abies cilicica*) paraît décisive. Ce sapin existe encore en boisements assez étendus dans les contrées reculées de l'Akkar (Liban-Nord) (pl. VI, C).
3. P. MONTET, ouvr. cité, p. 9.
4. Le Djebel Ansarieh — entre le Liban et l'Amanus — a une végétation semblable à celle de la montagne libanaise (voir J. WEULERSSE, *Le pays des Alaouites*, thèse, Paris, 1942), mais il est plus éloigné de l'Égypte, et la plaine côtière qui le sépare de la mer est plus large qu'au Liban.
5. R. MOUTERDE S. j., *Monuments et inscriptions de Syrie et du Liban* (*Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, 1942, tome XXV, p. 41-47).

VIII. — Façade sur la Méditerranée : le décollement politique avec l'intérieur (pl. VI, A, B, C)

De tous temps, la Méditerranée a eu une tendance à être une « mer familière et quasi familiale », et à unifier ses régions riveraines dans une civilisation commune ; cette tendance triompha jusqu'au VIIe siècle, date à laquelle l'Islam brisa cette unité millénaire pour faire des bords de cette mer des rivages antagonistes [1].

Le Liban est, comme on l'a vu, tout entier tourné vers la Méditerranée par son relief ; d'elle, il reçoit ses pluies ; à son contact s'est fixée la route côtière, axe de sa vie politique ; ses ports s'ouvrent sur elle comme autant de portes par où pénètrent les influences de la civilisation occidentale. Il est d'autant plus disposé à porter ses regards vers la Méditerranée qu'il a toujours subsisté comme un foyer chrétien, malgré la conquête musulmane, et que c'est cette mer qui le reliait à la France, sa protectrice, et à Rome, centre de la Chrétienté.

Il forme donc une cellule originale où s'amalgamaient de façon heureuse la culture occidentale et la culture orientale. Il tourne le dos à l'intérieur syrien non seulement par son relief, mais aussi, dans une très large mesure, par sa civilisation et par sa personnalité. Celui qui vient de Barcelone, de Marseille ou de Naples est moins dépaysé en débarquant à Beyrouth, qui en est distante pourtant de milliers de kilomètres, qu'en parcourant les quelques lieues qui séparent Beyrouth de Damas.

« Le Libanais vit face au couchant, les yeux fixés sur les eaux bleues que sillonnèrent les barques crétoises, phéniciennes et grecques, les galères cinglant de Gênes, de Venise et de Raguse, les vaisseaux relâchant aux Échelles et visitant les « Nations », le regard vers cette mer que fréquentent les bricks et les goëlettes, les carcasses renflées des cargos modernes et les coques effilées des cargos rapides. La pensée du montagnard se tourne vers ces cités des îles et du delta, vers ces républiques marchandes, vers cette France dont le Roi traitait d'égal le calife de Stamboul, vers ces pays de l'Ouest qui lui envoient des missionnaires et des marchands, qui ouvrent à son intention des écoles et des hôpitaux, qui l'invitent à consommer ce que fabriquent les machines. Le Libanais vit face au couchant [2]. »

Il en est résulté tout au long des siècles, — à chaque fois que le Liban n'était pas submergé par un de ces grands empires contre lesquels il ne lui est pas possible de lutter, — une sorte de décollement politique. Le Liban, sans renier son appartenance au monde oriental sur lequel il s'appuie, a tendance à tourner le dos à l'intérieur et à rechercher une autonomie plus ou moins large au sein des autres peuples qui l'entourent : les cités phéniciennes sont des cités libres ; les Croisades le désolidariseront de l'arrière-pays musulman, en l'englobant dans le Royaume de Jérusalen et dans le Comté

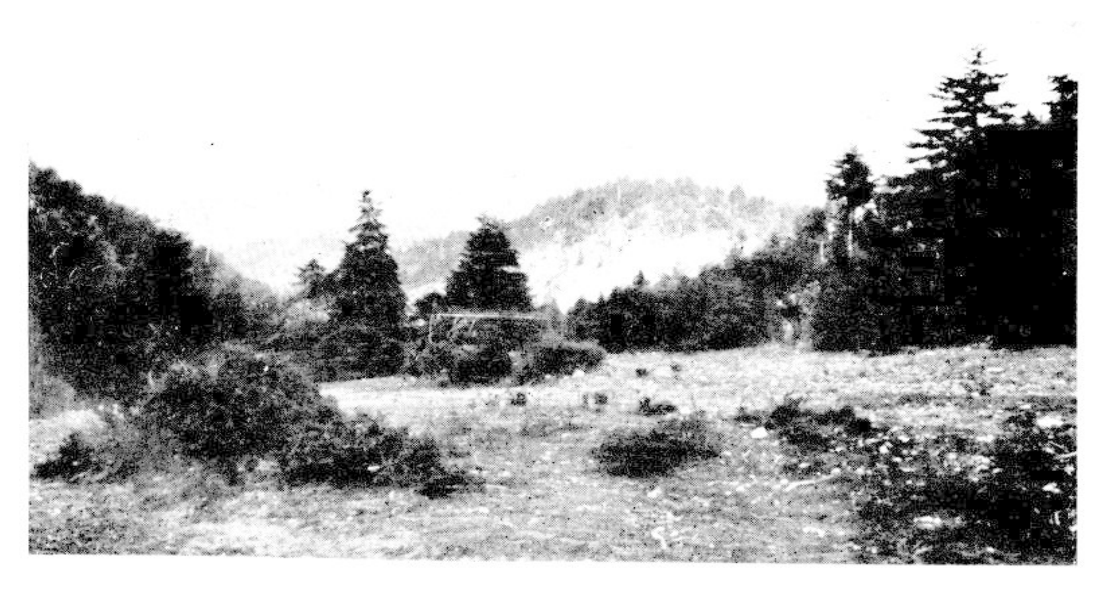
1. H. Pirenne, *Mahomet et Charlemagne.*
2. R. Thoumin, *Géographie humaine de la Syrie centrale*, p. 7, Tours, 1936.



A. CÈDRES POUSSANT EN PLEINE ROCHE DJEBEL BAROUK.



B. CYPRÈS. RÉGION DE SIR ED DANIÉ.



C. SAPINS ET GENÉVRIERS ARBORESCENTS. RÉGION DE L'AKKAR.

Clichés Ét. de Vaumas.



A. JBAIL. GLACIS FORTIFIÉ DU IIe MILLÉNAIRE.



B. JBAIL. TEMPLE DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU IIe MILLÉNAIRE.



C. JBAIL. PUITS DE LA NÉCROPOLE ET TOMBEAU (AU PREMIER PLAN).
Au fond, colonnade romaine.

Clichés Ét. de Vaumas.

de Tripoli ; après les massacres de 1860, l'Empire ottoman, à la suite de l'expédition française, dut reconnaître son autonomie sous une forme réduite.

Le 1er septembre 1920, le Général Gouraud annonçait sa restauration complète :

Au pied de ces montagnes majestueuses qui ont fait la force de votre pays, en demeurant le rempart inexpugnable de sa foi et de sa liberté ;

Au bord de la mer légendaire qui vit les trirèmes de la Phénicie, de la Grèce et de Rome, qui porta vos pères à l'esprit subtil, habiles au négoce et à l'éloquence, et qui, par un heureux retour, vous apporte la consécration d'une grande et vieille amitié et le bienfait de la paix française ;

Par-devant tous ces témoins de vos espoirs, de vos luttes et de votre victoire, c'est en partageant votre joie et votre fierté que je proclame solennellement le Grand-Liban et qu'au nom du gouvernement de la République Française, je le salue dans sa grandeur et dans sa force [1]....

Certains ont vu dans cette restauration du Grand-Liban une manœuvre française, inspirée par le *Divide et imperà*, et sans fondement sérieux dans la réalité. Or, depuis que ces paroles furent prononcées du péristyle de la Résidence des Pins, l'État libanais est devenu complètement indépendant et siège à l'organisation des Nations Unies. Membre de la Ligue arabe — ce qui prouve qu'il ne rejette nullement sa filiation orientale —, il marque une susceptibilité ombrageuse vis-à-vis de tout ce qui tendrait à l'absorber dans un État plus grand ; ses réticences ou ses réactions à l'égard de certaines manœuvres ou de certaines déclarations intempestives, — réticences ou réactions qu'on ne peut plus dire inspirées par la France ! — suffisent amplement à le prouver.

Conclusion

Pays abondamment pourvu en eaux grâce aux pluies que son relief intercepte et qu'une structure géologique originale emmagasine ; contrée douée d'un climat vivifiant qui empêche la race de se débiliter ; bastion, placé au milieu de grandes routes intercontinentales, qui a permis à son peuple de survivre à de multiples invasions et à de nombreuses attaques ; cellules montagneuses, unifiées par la route côtière qui a pu s'établir grâce au retrait de la mer au Quaternaire ; réserve de bois d'œuvre qui manquait à l'Égypte et qui, l'engageant depuis des millénaires dans le commerce, le fit bénéficier très tôt de la civilisation ; bordure enfin de cette Méditerranée, mer humanisée s'il en fut, et avec laquelle il vit en symbiose : tel apparaît le Liban dans son soubassement naturel.

Des conditions physiques, exceptionnelles dans leur groupement et dans leur coordination, lui ont permis de s'affirmer et de se développer comme une des régions les plus originales qui soient, puisque, malgré sa petitesse, il a une personnalité suffisante pour servir de support à un État.

Étienne de Vaumas.

1. Cité par H. Lammens s. j., *La Syrie. Précis historique*, Beyrouth, 1921, 2e vol., p. 263.